A-4644 19 [P] 4640
32447/p

LA RÉVOLUTION MÉDICALE,

Ou perspective de l'état futur de l'art de guérir en France;

Par le Citoyen DELAVAUD, Médecin Théori-praticien de l'Ecole de Coos.

LIBRARY

EXPOSÉ SUCCINCT
DES MOTIFS ET DES VUES
DE L'AUTEUR.

LA preſque nullité des ſecours de la médecine proprement dite, produite par les vices de ſa doctrine & de ſon enſeignement, & l'ignorance & la cupidité réunies de la plus grande partie des chirurgiens des campagnes, qui, ſans ſavoir leur partie, ſont appelés par la nature des faits les plus fréquens à pratiquer la médecine & la pharmacie qu'ils n'ont pu étudier, (a) étant devenues depuis long-temps les motifs légitimes d'une réclamation générale en France; j'ai penſé que le moment étoit enfin arrivé où la raiſon éclairée pourroit attaquer avec ſuccès ces vices meurtriers, & rendre l'art de guérir à lui-même. A cet effet, j'indique ici les principaux changemens qui doivent favoriſer les progrès réels de l'art, & multiplier ſes heureux réſultats.

1°. Il faut completter, réunir & épurer toutes les parties de la doctrine; 2°. abréger les diſcours pour reſſerrer les vérités & agrandir le ſujet; 3°. enſeigner cette ſcience de fait ſur les faits mêmes; 4°. enfin exiger des ſujets *préalablement reconnus excluſivement propres*

(a) La proſtitution des titres de médecine dans les facultés & de celui de chirurgien par-tout le royaume à des ſujets dont les qualités naturelles & acquiſes ne pouvoient jamais leur ouvrir la carrière de l'art de guérir, eſt la ſource du ſcandal & des maux mis depuis long-temps à l'ordre du jour.

à la profeſſion du médecin, un ſavoir exact & complet; avant de leur en permettre l'exercice en maître. Tels ſont les modes & l'ordre qu'une raiſon éclairée preſcrit à l'appréciateur expérimenté qui doit parcourir l'utile & brillante carrière de la révolution médicale.

Depuis la révolution, *les projets*, *les règlemens*, *les plans* pour opérer une nouvelle organiſation de la médecine en France ſe multiplient & ſe ſuccèdent rapidement; cependant nul ne paroît avoir voulu toucher les points capitaux de la difficulté; c'eſt-à-dire, la réforme de la doctrine, celle de ſon enſeignement & ſur-tout le rapprochement de la médecine, de la chirurgie & de la chimie pharmaceutique, indiquée depuis long-temps par la raiſon & commandée par l'humanité. Réuniſſez-nous dans la main de l'homme de génie, ſeul fait pour nous diriger utilement, ſemblent nous dire ces trois parties de la ſcience, & nous produirons alors le bien dans toute ſa latitude. Telles ſont donc les réformes qui doivent précéder toutes les autres, ſans quoi rien ne peut s'opérer valablement. Dans ce court expoſé, je me ſuis propoſé ſpécialement d'indiquer l'enſemble & les modes généraux que doivent prendre la doctrine & toutes ſes parties, de manière que l'obſervateur éclairé & de bonne-foi y apperçoive les moyens de ramener l'art à ſon vrai but, en dépouillant ſon génie des opinions déplorables dont on l'a entravé depuis tant de ſiècles, & le rendre, par-là même, digne des ſeuls hommes propres à l'exercer utilement; mais pour aller plus directement à mon but, je n'ai réuni, dans l'ordre le plus ſimple, que des faits certains, des vues naturelles

& quelques idées neuves : voilà le ſujet d'un grand tableau que j'ai dû réduire dans un moindre cadre, pour l'obſervateur éclairé à qui de longs diſcours ſont inutiles pour l'intelligence d'un ſujet. Perſuadé d'ailleurs qu'un travail plus étendu ne ſuffiroit pas pour convaincre ou inſtruire les perſonnes qui ne veulent ou ne peuvent l'être, ainſi, ſans ſyſtême, ſans faſte & ſans envie, je n'ai d'autre prétention que de porter, avec le réformateur, le flambeau de la raiſon ſur le plus dangereux ou le plus utile desarts.

LA RÉVOLUTION MÉDICALE,

Ou perſpective de l'état futur de l'art de guérir en France;

Par le Citoyen DELAVAUD, Médecin Théori-praticien de l'Ecole de Coos.

» Ce n'eſt tout de reconnoître un mal ſi grand & ſi urgent, » il faut y apporter au plutôt le remède le plus efficace ». (Page 2 de ce mémoire.)

S'IL n'étoit pas généralement reconnu que *l'art de guérir* en France, n'a pu juſqu'à ce moment atteindre ſon vrai but, vu les vices de doctrine, la biſarrerie de l'enſeignement & l'organiſation monſtrueuſe des miniſtres de ſanté, il faudroit éclaircir tous ces points; mais pour qui n'eſt-il pas certain que la ſcience d'obſervation des faits & de leurs rapports eſt délaiſſée généralement depuis trois ſiècles pour des théories vaines & ſiſtématiques ? (a) Quel eſt le jeune élève, qui ne préfère pas méditer en ſon particulier ſur un bon livre élémentaire dont il applique les précepres à l'exemple dans un hôpital, à aller entendre un profeſſeur écolier débiter une doctrine dont le moindre vice eſt une oppoſition abſolue entre ce qu'elle preſcrit & ce que l'on doit faire, (b) &

(a) Depuis trois ſiécles, on compte à peine dix ouvrages dont le praticien puiſſe s'aider, & on a imprimé des milliers de traités de médecine, dont on ne peu tirer aucun parti.

(b) C'eſt par *des diſcours ſeulement* qu'on enſeigne dans les facultés une *ſcience de fait*, l'art de guérir; *O altitudo !* Et qu'eſt-ce qui l'enſeigne encore? Ce ſont des jeunes gens ſortis récemment des ecoles de médecine, où ils n'ont appris qu'à diſcourir; (*) en un mot, c'eſt avec de tels moyens qu'on ſe fait à ſon tour docteur (*ſed non doctus*) & qu'on ſe préſente hardiment au lit des malades; & ſoit que les principes reçus ſoient contraires à ceux de l'expérience, ſoit que les premiers eſſais ſoient des meurtres, le gouvernement reſte toujours indifférent à des pratiques ſi évidemment funeſtes à la ſociété.

(*) On demandoit à M. C** docteur médecin de la faculté de Paris, & très-excellent praticien, ce qu'il penſoit du cours ſur les maladies par M. Cor..... jeune, médecin de la même faculté. Mon confrère, répondit-il, côtoiera long-temps les vérités de cette partie de la médecine, ſans ſe les ſaiſir.

pour comble de ridicule, s'efforcer de faire comprendre ce qu'on voit clairement qu'il ne comprend pas lui-même ? Enfin quel eſt l'homme de bon ſens, dont l'ame n'eſt pas révoltée ſans ceſſe par les réſultats affreux de la pratique de la médecine entre les mains de gens qui ne l'ont pu étudier, & de l'exercice iſolé de chaque portioncule de l'art ? (a) Certes il faudroit être bien étranger aux ſciences, pour n'être pas au courant de toutes ces choſes, » *mais ce n'eſt pas tout de connoître un mal ſi grand & ſi urgent, il faut y apporter au plutôt le remède le plus efficace.*

La révolution qui arrive aujourd'hui, étant le réſultat du concours des lumières & de la raiſon les plus étendues & les plus sûres, il ne peut être douteux que le légiſlateur portera ſpécialement la réforme dans une profeſſion d'autant plus importante, qu'elle ne peut être que meurtrière, ſi elle n'eſt pas utile.

Quels ſont donc les problêmes, ou les difficultés à réſoudre, pour que le légiſlateur parvienne aux meilleures fins qu'il ſe propoſe ? Selon moi, le tout ſe réduit aux propoſitions ſuivantes.

1°. *Tous les hommes ſont-ils propres à l'étude & à la pratique de l'art de guérir, & quelles ſont les qualités du ſujet excluſivement propre à cette profeſſion ?*

(a) L'art de guérir qui eſt naturellement un tout indiviſible, ſur-tout dans ſa pratique, eſt ſpécialement diviſé dans cette dernière en trois parties, en médecine proprement dite, en chirurgie & en pharmacie. Ces trois parties ſont donc pratiquées contre toute raiſon & tout ſuccès par trois perſonnes différentes ; mais ce qui fait reſſortir plus clairement le ridicule de cette première diviſion, c'eſt la ſubdiviſion plus ridicule encore de la pratique de la chirurgie en portioncules, de ſorte qu'on voit des litholomiſtes, des accoucheurs, des herniaires, des oculiſtes, des dentiſtes, des renoueurs, des barbiers, des privilégiés de toutes les eſpèces, &c. mais ce qu'il importe le plus d'obſerver, c'eſt qu'indépendamment que tous ces gens ſont étrangers entre eux, & que chacun d'eux eſt plus étranger encore à la médecine, l'iniquité devant faire le complément de la barbarie, on voit *tous ces fragmens biſarres de chirurgie*, ſi étrangers entre eux & à l'art, faire généralement par-tout la médecine, ſans jamais appeller de médecin, & même en les excluant tant qu'ils peuvent. On peut demander, je crois, comment les chirurgiens les plus habiles, comme ceux qui ſont les moins capables de profeſſer leur partie, ſont parvenus auſſi généralement à uſurper la pratique de l'art dans toute ſon étendue, lorſqu'ils aſſurent au public, *par le titre qu'ils prennent, qu'ils ne ſont capables de pratiquer qu'une petite partie de l'art.* Ne trouve-t-on pas la raiſon de cet abus dans l'ignorance ſtupide du gouvernement qui obéit aveuglément aux vues de la cabale dominante ? Sans doute un gouvernement éclairé eût réuni toutes les parties de l'art dans la ſeule main de l'homme *propre à le profeſſer utilement.* Dès-lors la ſcience de la médecine eût fait des progrès réels & un corps régulier dans toutes ſes parties & dans toutes ſes dimenſions ; mais il faut des lumières & un caractère ſupérieur à toutes les préventions particulières, & cela n'exiſte pas. Or la faveur des ſots eſt le patrimoine des charlatans, qui, dans toutes les parties, comme en médecine, s'ingèrent de la profeſſion des autres, ſans en ſavoir aucune.

2°. *Quels ſont les moyens de porter & de fixer dans cette carrière les ſujets reconnus les plus propres à la parcourir utilement ?*

3°. *L'art de guérir doit-il, & peut-il être exercé par un ſeul ?*

4°. *Quel eſt en lui-même l'objet de la doctrine de l'art de guérir, & que doit être cette doctrine ?*

5°. *Quelles ſont les parties intégrantes de la médecine*, d'obſervation raiſonnée ; *quel eſt leur état actuel, & que doit-il être ?*

6°. *Quelle eſt la manière d'enſeigner l'art de guérir, ou* la médecine d'obſervation raiſonnée ?

Telle eſt la ſérie de difficultés majeures à réſoudre, avant de prononcer ſur l'état de ſituation à donner à la profeſſion du médecin : il n'eſt pas douteux que la ſolution de chaque queſtion fera rencontrer des obſtacles qu'il faudra vaincre, mais les lumières que donne une longue expérience des faits, & un eſprit dégagé d'opinions & d'intérêts particuliers, rendront la carrière plus aiſée ; alors, il ne faudra plus pour qu'un tel travail ſoit apprécié des médecins, qu'une égale ſomme de connoiſſances, & une même ſituation d'eſprit (ce qu'il eſt ſatisfaiſant de croire exiſter, au moins chez le plus grand nombre) & la profeſſion prendra le caractère de dignité qui réſulte naturellement de ſes difficultés dans ſon étude, & de ſa plus grande utilité dans ſon application. Dès-lors, il ſera très-aiſé de déterminer le rang & la manière d'être du médecin éclairé & utile dans la ſociété, puiſque l'opinion la plus diſtinguée ſeroit déja ſon partage ; mais eſſayons d'applanir la route au légiſlateur, en répondant aux queſtions précédentes.

1°. *Tous les hommes ſont-ils propres à l'étude & à la pratique de l'art de guérir, & quelles ſont les qualités du ſujet excluſivement* propre *à cette profeſſion* ?

Les différences naturelles de force & d'étendue dans la perception que chacun de nous apporte en naiſſant, nous dévouent à tel ou tel ordre de choſes ; en vain croyons-nous étendre le degré de pénétration qui nous eſt dévolu, & augmenter par-là le nombre des génies les plus pénétrans ; nous n'y parvenons jamais, & le plus petit nombre des hommes favoriſé par la nature, ſera encore la ſeule propre par ſes facultés intellectuelles, aux ſciences abſtraites & difficiles qui exigent une grande pénétration, & une judiciaire exquiſe. L'art de guérir, plus difficile par les combinaiſons mobiles & obſcures des propriétés occultes de certains principes, que par l'étendue réelle de ſa doctrine néceſſaire, n'admettra donc déja que les individus doués par la nature d'un eſprit pénétrant, & d'un jugement ſain. Indépendamment des qualités naturelles, il faut encore des moyens acquis : ces moyens ſont une partie des fruits de l'éducation première la plus ſoignée, tels que les principes & les réſultats de la phyſique, & l'intelligence des

langues grecque & latine, pour pouvoir puiſer ſoi-même le génie de l'art dans ſes premières ſources. (*a*)

Réſumons donc. Le ſujet excluſivement propre à l'étude & à la pratique de l'art de guérir, eſt celui qui réunit les qualités les plus heureuſes de l'eſprit, aux moyens acquis les plus néceſſaires à la profeſſion du médecin. Il eſt bien important de remarquer que cette propoſition & ſa ſolution rigoureuſement exigible, ont pour baſe un fait malheureuſement trop commun. Qui n'a pas mille fois remarqué que parmi la foule d'élèves que la vanité des parens jette inconſidérément dans la carrière de l'art de guérir, & notamment de la chirurgie, un grand nombre parvenus à la fin de leur cours d'étude, ne ſont nullement propres à cette profeſſion auſſi importante que délicate ; qu'ils n'ont acquis qu'un jargon ridicule, qu'une fauſſe ſcience plus dangereuſe dans la pratique qu'une ignorance abſolue, & qu'ils n'ont gagné qu'un dégoût inſurmontable pour des profeſſions honorables, mais dédaignées, auxquelles la nature les avoit appelés ; de ſorte qu'ils ne ſont que des aſſaſſins cupides, orgueilleux & ignorans ?

2°. *Quels ſont les moyens de porter & de fixer dans la carrière de la médecine, les ſujets reconnus les plus propres à la parcourir utilement* ?

Tous les hommes ont pour mobile de leurs actions, leur intérêt & leur gloire. L'opinion publique diſtribue à chaque profeſſion le prix de ſon travail, & la conſidération enſemble ou ſéparément, dans des proportions diverſement modifiées, ſelon la difficulté d'y primer, & ſon importance ou ſon utilité eſſentielle aux mœurs & aux beſoins de la vie. (*b*)

(a) Néanmoins, que l'on ne croye pas que l'on doive pouſſer le ſavoir du grec & du latin, juſqu'à écrire & parler élégamment ces langues. Pour revenir de l'amour de ce faux mérite, il ne faut que jeter les yeux ſur la plupart des écrits grecs & latins modernes, & écouter pérorer dans l'une ou l'autre langue. Dans ces écrits on ne voit que phraſes mendiées, revêtues de l'idiôme de la langue naturelle de l'écrivain. Chez les orateurs, c'eſt pis encore : la cacophonie que forme l'embarras de l'arrangement ſubit des mots & la difficulté de la production des idées, fait le martyre de tout auditeur de bon ſens ; en un mot, pour ſentir la nullité d'un tel ſuperflu de ſavoir qui conſomme le temps à pure perte, il ne faut que ſe faire une queſtion dont les faits ont depuis long-temps fourni la réponſe. Qu'a-t-on écrit ou débité en grec & en latin depuis l'anéantiſſement de ces deux langues, qu'on n'eût pu écrire ou dire plus aiſément & mieux dans ſa langue naturelle ? rien, ſans doute. En vain nous dit-on que notre langue eſt pauvre ; je ne l'ai vue telle que chez les pauvres génies. Les Paſcal, les Buffon, les d'Alembert, les Monteſquieu, les Racine, les Voltaire, les de Lile, les Colardeau, les Jean-Jacques Rouſſeau, &c., ont tous prouvé qu'elle eſt très-riche, & que c'eſt inſulter à la raiſon que d'en employer une autre pour quelque ſujet que ce ſoit.

(b) Chez un peuple qui a des mœurs & qui eſt régi par une bonne conſtitution, la diſtribution de ce que la ſociété doit à chaque profeſſion en eſpèce & en conſidération ſe fait avec une grande équité. Chez un

L'homme de chaque profession sacrifie à son tour plus ou moins l'intérêt à la considération, suivant qu'on lui accorde davantage de cette dernière. Chez la plupart elle devient le premier & le plus puissant mobile : le défenseur de la patrie, celui qui lui conserve ses sujets, l'organe & le défenseur du droit de tous & de chacun, l'instituteur dans les hautes sciences & dans les arts, &c. sont des exemples frappans de la préférence donnée à la considération sur l'intérêt. Enfin, on voit chez plusieurs l'ambition de mériter & de jouir d'une considération distinguée, devenir leur passion chérie, & l'intérêt n'être plus pour eux qu'un moyen de se procurer tout ce qui, en les faisant primer dans leur profession, leur méritera une considération plus distinguée & plus générale. (*a*)

C'est donc de la considération qu'on doit investir l'homme reconnu propre à l'étude & à la pratique de l'art de guérir, & cela, du moment même qu'il mettra le pied dans la carrière. Il n'en faut point douter, c'est en manifestant le prix que vous attachez déja au mérite particulier & aux sacrifices que l'on va faire pour vous conserver la santé & la vie, que vous porterez & fixerez dans la carrière de l'art de guérir, les sujets les plus propres à la parcourir. Tel est donc le plus puissant moyen de procurer à la France, des hommes qui, par leurs qualités naturelles & acquises, seront enfin en mesure avec les difficultés de leur profession, & avec la considération la plus distinguée ; ou, ce qui est la même chose, que l'on procurera à la nation le nombre nécessaire de médecins réellement guérisseurs. Je passe sous silence la rétribution pécuniaire ; les hommes fortunés, & la classe aisée des citoyens y satisfont toujours de leur propre mouvement dans de justes proportions, lorsque les pauvres ont un droit acquis aux soins généreux de l'homme digne de sa profession. Au surplus, cet objet étant purement réglementaire, je n'en parlerai point ici, n'étant pas d'ailleurs, selon moi, un *mobile* pour le médecin, mais seulement un *moyen*.

3°. *L'art de guérir peut-il & doit-il être exercé par un seul ?*

peuple frivole & corrompu, dont le gouvernement est sans base & sans principes fixes, le contraire arrive. Aussi n'est-il pas rare d'y voir de vils comédiens, des professeurs de mauvaises mœurs, &c. largement stipendiés & recherchés, lorsque l'homme d'une utilité essentielle à l'état ou à ses concitoyens, est délaissé ou souvent froissé par les vices de son siécle, pour avoir osé les faire rougir de leur existence.

(*a*) Si on vouloit faire montre d'érudition, on entasseroit ici jusqu'à l'ennui des exemples de ce genre pris dans tous les siécles & chez tous les peuples ; mais ce qu'il est important de remarquer, c'est que dans les siécles d'ignorance comme dans ceux de corruption, cet amour vif pour la considération la plus distinguée de ses concitoyens s'est toujours montré le même chez les hommes vertueux & éclairés, malgré les persécutions les plus fortes & les plus soutenues.

L'art de guérir eſt un tout indiviſible dans ſa pratique, en ce que chaque partie rappelle toutes les autres pour ſes ſuccès, lorſque toute action ſéparée ne fait éprouver que des revers. Cette vérité de fait eſt tellement conſacrée par l'expérience, que les gens les plus entêtés de leurs intérêts ou de leurs ſyſtèmes particuliers, ſont enfin forcés de lui rendre hommage. L'art de guérir doit donc être exercé par un ſeul, mais ce ſeul le pourra-t-il? Voilà le point de la queſtion, ſinon difficile à réſoudre, du moins très-délicat à traiter, par rapport à la manière dont le plus grand nombre enviſage encore en ce moment la ſcience du médecin. Cependant nous invitons les perſonnes qui voudront de bonne-foi connoître avec nous la vérité, à ſe dépouiller de tout préjugé. Sans me faire un moyen de la forme de la doctrine actuelle, de ſes ſyſtèmes, & d'une infinité d'autres objets que bien des gens préconiſent, & qui dans le vrai, ſont étrangers ou nuiſibles à la pratique de l'art, je demande à l'homme inſtruit & de bonne-foi, ſi les procédés que renferment la médecine proprement dite, la chirurgie & la pharmacie, ſont tellement nombreux, & de difficultés ſi différentes, qu'il faille un terme long & un travail pénible pour acquérir la théorie générale & propre à chacun d'eux? (a) Si donc cet obſtacle n'exiſte pas, quel eſt l'homme *propre* à l'art de guérir qui, prémuni de la ſeule théorie néceſſaire, en ſortant de faire une taille, ne pourra pas preſcrire le régime & le traitement convenable à une maladie aiguë, ou à une maladie chronique; & qui, pour aſſurer ſes ſuccès, ne pourra pas exécuter, ou faire exécuter ſous ſes yeux les médicamens qu'il preſcrira? A quel praticien éclairé & de bonne-foi, que l'expérience a débarraſſé des préjugés de l'école, & que la droiture a préſervé de l'eſprit inſidieux des ſectes, fera-t-on croire que la théorie qui établit les principes de tous les procédés de la pratique, *exige plus que la vie d'un homme, un travail des plus conſidérables*? [b] Quand les Hippocrate, les Celſe, les Héiſtère, les Lecat, les Antoine Petit, & tant d'autres qui ont pratiqué l'art dans toute ſon étendue, avec autant de gloire que d'utilité, ne ſeroient pas des preuves ſans réplique qu'un ſeul peut exercer l'art dans toute ſon étendue, il faudroit encore en voir la néceſſité

(a) Je n'entends pas comprendre dans cette théorie, celle qui traiteroit des modes obſcurs & fugitifs, particuliers à chaque fait. On ſent mieux ces choſes qu'on ne les démontre, & elles ne peuvent encore être indiquées qu'au lit des malades & à des génies aſſez forts & aſſez préparés pour les reconnoître.

(b) Cette petite ſupercherie de groſſir les difficultés pour pouvoir exagérer l'importance d'un ſujet & en cacher ſouvent la maigreur, n'eſt plus une recette, & les libraires comme les auteurs n'y trouvent déja plus leur compte; cependant il ſeroit également ridicule de vouloir réduire la doctrine [illegible] à la théorie sèche & meſquine des manuels à la mode. Un juſte [illegible] eſt ſeul néceſſaire, & j'eſpère faire ſentir qu'il eſt aiſé de le ſaiſir.

abſolue dans les réſultats ; & c'eſt cette néceſſité abſolue qui vous preſcrit impérieuſement le choix des ſujets qui ſe dévouent à la profeſſion de médecin praticien.

4°. *Quelle eſt en ſoi-même l'objet de la doctrine de l'art de guérir ? Et que doit être cette doctrine ?*

L'art de guérir a pour objet des faits naturels, ſuſceptibles d'être reconnus par les ſens phyſiques ; mais ces faits ont des rapports ou ſont les produits d'un ou de pluſieurs réſultats. Alors une obſervation attentive, aidée de principes, découvre les cauſes & les caractères généraux de tous ces phénomènes différens : une deſcription courte & préciſe ſuffit donc, ſi la vérité s'eſt réellement préſentée à vous ; ſi au contraire vous tombez dans une longue digreſſion, croyez que vous ne l'avez pas découverte, ou tout au moins que vous ne l'avez pas bien ſaiſie ; retournez à l'obſervation ; que votre ignorance ne vous ſoit point à charge, & ne vous laiſſez point ſéduire par l'eſpoir toujours trompeur de deviner par la ſeule ſpéculation : ne vous permettez donc pas de ſubſtituer ce que votre imagination vous ſuggère, à ce que vous croyez que la nature vous eût révélé. La doctrine propre aux faits de la médecine pratique, doit donc être, par ſon objet, une deſcription de faits, courte, claire & préciſe, ſeulement une théorie pratique ; ce que j'appelle *médecine d'obſervation raiſonnée*, la ſeule utile au médecin guériſſeur. Je ſais qu'il eſt une théorie plus détaillée, ornée de comparaiſons, d'analogies, d'érudition & de ſiſtêmes de toute eſpèce que l'on dit néceſſaire aux eſprits d'une pénétration médiocre ; mais indépendamment qu'elle ne ſert que l'orgueil des maîtres, je la crois très-nuiſible à cette ſorte d'eſprit, très-oiſeuſe en elle-même, & je la vois encore d'une inutilité abſolue pour l'inſtruction des ſujets *propres* à la profeſſion du médecin : leur eſprit pénétrant & déja éclairé par les ſeuls principes néceſſaires les met au-deſſus d'un tel moyen, (*a*) lorſque les faits dans un laboratoire, au lit des malades, ſur les cadavres, les obligent de la regarder comme illuſoire. Enfin la théorie pratique de l'art de guérir, ou *la médecine d'obſervation raiſonnée*, étendue & renfermée dans ſes bornes naturelles, peut former la matière de huit volumes in-4°. de 5 à 600 pages chacun. Voilà donc dans la plus grande étendue tout

(a) On demandoit un jour au célèbre le Cat, s'il avoit beaucoup ajouté à ſes connoiſſances depuis qu'il pratiquoit. J'ai, répondit-il, appris une prodigieuſe quantité de choſes inutiles dans les écoles, que la pratique m'a montré & me montre tous les jours à oublier. Il n'eſt pas de praticien qui n'en puiſſe dire autant.

La seconde partie est la phisiologie, non celle de nos écoles, reconnue aussi futile dans la démonstration de quelques vérités, qu'erronée dans ses sistêmes & dans ses spéculations, enfin qu'incapable de donner une juste idée de l'économie animale, mais la phisiologie décrivant l'habitude de l'homme, observée dans ses caractères propres sous toutes les températures, puis dans ses dépendances secondaires résultantes des institutions sociales, des mœurs, de la manière de vivre & des coutumes, mesurée & appréciée sur la constitution parfaite, enfin le signalement médical de l'homme de tel pays & de tel tempérament qu'il soit.

Cette partie est à-peu-près au niveau de la précédente, malgré toute opinion à ce contraire; car j'estime qu'il vaudroit mieux ne rien savoir sur ce point, que de se servir de la doctrine actuelle des tempéramens, qui, dans la pratique, induit à erreur, & dérobe sans cesse au médecin ses fautes & ses succès. En un mot l'ignorance du médecin sur ce point d'utilité absolue dans la pratique est telle, que je ne fais pas difficulté de comparer le guérisseur de nos jours à un pilote placé au milieu des flots, ignorant les moyens de diriger sa route par des calculs & des points observés. L'un & l'autre sont obligés d'avoir recours à des estimations arbitraires à l'effet d'aborder une terre quelconque, & au hazard d'y trouver la vie ou la mort. Voilà le vrai. J'adjure tout praticien éclairé & de bonne-foi de dire, si la phisiologie des écoles, où, ce qui est la même chose, *ses à-peu-près sur les tempéramens*, ne le met pas tous les jours dans une incertitude pénible au lit des malades?

Nous n'avons pas de maîtres pour ces deux parties; car s'ils en existoit, il n'est pas douteux qu'ils ne se fussent empressés de parcourir une si vaste & si utile carrière. Il faut donc former des instituteurs dans ces deux parties, si on veut enfin former des médecins d'une utilité la plus certaine & la plus étendue. (a)

sans base & sans principes fondamentaux, on va pourtant décrire des faits qu'on n'a point observés. Aussi l'article dont est question & qui occupe 40 pages à deux colonnes, petit caractère, n'est-il qu'une compilation informe de lieux communs, d'erreurs grossières sur les caractères des faits, dont les fables diététiques du médecin font le complément. Ceci nous conduit naturellement à faire remarquer que jusqu'à ce jour on a fait voyager aux frais de l'état des mathématiciens, des botanistes, des naturalistes, des physiciens, &c. pour observer & recueillir des faits, & qu'on n'a point fait voyager de médecins pour observer les caractères propres des différentes températures & leurs influences sur les différens tempéramens des peuples; qu'on n'en emploie pas même sur les vaisseaux de la marine militaire, où ils seroient plus capables de donner des soins mieux entendus aux équipages. Cela les mettroit déja à portée de faire un grand nombre d'observations sur les sujets & sur les lieux mêmes, dont on a le plus grand besoin. Telles seroient celles qu'ils feroient sur les maladies des gens de mer dans le Levant, dans l'Inde, en Amérique, &c. où nous avons toujours des vaisseaux en station; qu'en coûteroit-il de plus Peu de chose, le plus souvent rien.

(a) Je proposai au mois d'octobre 1790, (à contre-temps, il est vrai, vu les circonstances) un cours de cosmographie-physique-médicale, dont le

L'hygiène ou diététique eſt la partie de la médecine qui a pour objet 1°. de préſerver de la maladie par des moyens qui balancent ou détruiſent les réſultats des influences défavorables de la conſtitution de l'air, des ſaiſons, des habitudes, des inſtitutions, des mœurs, des alimens, &c. Ce qui ſuppoſe chez le médecin une connoiſſance auſſi étendue que juſte des rapports de la température avec le tempérament propre de l'homme & ſa nuance particulière; ſans cela on ſent aiſément que ſes conſeils ſeroient ſouvent ſans raiſon & toujours ſans préciſion; c'eſt pourtant ce qui a lieu chez tous, attendu notre extrême pénurie de connoiſſances ſur les rapports influentiels de la température avec l'homme, ſur ſon tempérament général ou particulier, ainſi que je l'ai déja dit.

2°. L'hygiène renferme encore les moyens réparateurs ou régénérateurs que l'on doit employer dans les différentes convaleſcences : ceux-ci trouvent plus ſouvent une raiſon de leur application que les premiers, ſans plus de préciſion : car on eſt conduit, il eſt vrai, par la nature & l'eſpèce de dommage plus évident, mais le manque des connoiſſances déja indiquées met toujours en défaut la préciſion. Ainſi l'hygiène conſidérée ſous les rapports de ſanté ou de maladie eſt très-éloignée du point de perfection dont elle eſt ſuſceptible. Ce n'eſt qu'un aſſemblage énorme de principes généraux & de lieux communs, dont l'application eſt toujours plus ou moins préciſe, ſelon que le tâtonnage des eſtimations arbitraires approche plus ou moins du but.

Connoiſſez donc les dépendances de l'homme avec la température, puis déterminez la nature, l'eſpèce & la nuance de chaque tempérament, & vous modifierez d'une manière certaine & préciſe les procédés de l'hygiène; alors vous ferez de celle-ci la partie de la médecine guériſſante, la plus ſublime & la plus évidemment utile, quoique la moins étendue; car, vous verrez toujours plus clairement vos ſuccès, en prévenant les maladies, qu'en les traitant quand elles ſeront arrivées.

L'anatomie, conſidérée ſous deux points de vue, préſente : 1°. Les connoiſſances nues des parties matérielles de l'homme mort : 2°. les connoiſſances raiſonnées de l'action de ces

proſpectus ſe trouve dans le ſupplément au N°. 310 de la chronique de Paris. Pluſieurs praticiens très-éclairés à qui j'avois ſoumis la matière de ce cours, m'engagèrent tous à le propoſer dès-lors, *tant ils étoient perſuadés, me dirent-ils, que la vérité du fond & la clarté de la doctrine devoient ſe faire ſentir & intéreſſer.* Cependant la diverſion que la révolution fait encore aux ſciences, étoit déja telle, que je fus obligé d'abandonner cette entrepriſe, me réſervant ſeulement, ſi je ne pouvois la reprendre, d'en donner un jour le programme, eſpèce de canevas deſſiné, que le ſeul médecin qui aura voyagé & obſervé, pourra remplir. (Voyez l'idée générale de ce cours, ci-après, pag. 17 & ſuivantes.)

mêmes parties dans l'homme vivant. Le premier ordre de connoissances a acquis toute l'étendue & la perfection dont il est susceptible, & est distingué par la dénomination particulière d'anatomie. Le second a pris une si grande extension sous les titres d'anatomie raisonnée, de physiologie, de science de l'économie animale, qu'il seroit impossible de désigner une science, un art, un métier qu'il n'embrassât pas. Cependant on n'a jamais moins connu l'homme vivant, on n'a jamais eu d'idées moins justes, disons même, plus fausses de l'ensemble des fonctions animales, que depuis que ce fantôme brillant & séducteur s'est introduit en médecine. Depuis lors on n'a plus observé, on a voulu tout deviner par la voie seule des spéculations analogiques, & une fois les esprits égarés sur cette route, ils ne peuvent se détacher du prestige, bien que tous le reconnoissent pour tel, tant a été forte l'impulsion en ce sens.

Néanmoins cette partie de la médecine, inutile & même nuisible à la science réelle du médecin dans son état actuel, deviendra aussi utile aux progrès de l'art qu'elle a pu y nuire lorsqu'elle se bornera aux seules vérités de fait & à la seule théorie qui leur est propre. Cette réforme répugnera sans doute au plus grand nombre, dont le génie inquiet ou borné a besoin de systèmes ou de développemens à l'infini, mais elle est d'une nécessité absolue pour les progrès réels de la science.

Or la physiologie restreinte dans ses bornes & perfectionnée ne présenteroit donc que l'exposition de principes généraux, la description courte & précise des phénomènes de l'économie animale les plus certains, & une doctrine plus vraie & plus précise des tempéramens, le tout dénué de spéculations, d'analogie, de systèmes, de développemens oiseux, &c. rendroit enfin cette partie aussi facile à l'étude qu'elle y est fastidieuse, & aussi utile dans la pratique qu'elle y est nuisible & même funeste.

La pathologie est la branche de la médecine la plus abstraite & la moins avancée ; elle a pour objet la description de toutes les maladies par leurs causes & par leurs signes. Cette partie se divise en pathologie médicale & en pathologie chirurgicale. Cette dernière comprend seulement les causes & les signes des affections externes, qui exigent l'action de la main. La séparation de la chirurgie d'avec la médecine & l'étude comme l'exercice de la première livrés à des hommes sans lettres & sans génie, a rendu à peu près nulle la partie du conseil, de sorte que la chirurgie n'est encore en ce moment, chez le plus grand nombre, qu'une *thérapeutique mécanique*, qui, sous ce point de vue, est arrivée à-peu près à son plus haut degré de perfection ; cependant, comme l'ex-

périence de tous les jours nous prouve qu'il ne ſuffit pas qu'une opération ſoit bien faite pour que le malade guériſſe, qu'il faut encore que le conſeil tâche de l'éviter, ou de ne la faire que dans les temps les plus convenables & après avoir dirigé toutes les circonſtances pour aſſurer le ſuccès; il faut donc réunir cette partie à ſon tout, la dégageant toutefois des théories faſtidieuſes dont elle eſt encore enveloppée.

La pathologie médicale ou la deſcription des maladies internes eſt encore loin du point de perfection où elle doit arriver. La nullité des connoiſſances profondes de la phyſique médicale & d'une théorie vraie & préciſe des tempéramens, en privant le médecin des moyens sûrs de connoître & de diſtinguer entr'elles les cauſes éloignées, eſſentielles, génératrices ou déterminantes des maladies de l'intérieur, l'oblige de s'attacher à décrire les maladies & à les diſtinguer les unes des autres par leurs ſignes; mais l'identité *ſeulement apparente* des ſignes des maladies forme un labirinthe inextricable pour le génie même le plus pénétrant & le plus exercé dans la pratique.

C'eſt pour applanir de ſi grandes difficultés que les uns ont formé des plans de diviſions, de diſtinctions très-détaillées (appelés noſologie); les autres généraliſant les principes à l'excès ont tout trouvé dans le *laxum* & dans le *ſtrictum*. D'autres enfin ont tout attribué aux acides & aux alcalis des humeurs, &c. Alors chaque école ayant adopté une de ces marottes, a formé des médecins ſur ſon ſiſtême particulier: d'où il ſuit, qu'encore aujourd'hui, le médecin de Vienne n'a pas les mêmes principes & les mêmes vues ſur les cauſes & la diſtinction des maladies que celui de Paris, & que celui de Montpellier eſt de même oppoſé à chacun des deux autres. Enfin que tous n'ont de commun que d'être pères de cette foule d'ouvrages ſi diverſement monſtrueux, véritable ſource du ſcandale. Où ſont donc les vrais principes? On les cherche partout où ils ne ſont pas. C'eſt dans les rapports influenciels de la température ſur l'homme & dans une théorie vraie des tempéramens qu'on les trouvera. Alors bien pénétrés de ces vérités de fait, les véritables cauſes des maladies ne pourront ſe ſouſtraire à notre perception, & le preſtige de l'identité diſparoîtra entièrement. Devenus obſervateurs, nous arrêterons nos recherches inquiettes, & notre eſprit ſera ſoulagé du fardeau de cette foule d'ouvrages ſuperflus, multipliés avec tant de profuſion. (a) Le ſeul livre de la nature nous ſuffira: il n'induira

(a) Il n'eſt aucune des ſciences profondes pour laquelle la ſeule imagination ait autant fabriqué *de livres ſur des livres* qu'elle en a produit pour la médecine, depuis deux ſiècles, & notamment pendant celui-ci. Quand le génie, uſant d'une bienfaiſante rigueur, fera-t-il diſparoître ces productions paraſites du champ de la ſcience & des études de l'art de guérir?

perſonne en erreur : loin de-là, établiſſant l'unité de principes, il forcera à l'uniformité d'opinions, d'où il ſuivra (j'oſe le prédire) que devenus auſſi obſervateurs que les anciens, mais poſſédant plus de moyens qu'eux, la ſcience réelle du médecin recevra de nous toute l'étendue & toute la certitude dont elle eſt ſuſceptible, indépendamment de la plus grande facilité à l'acquérir : la médecine a été juſqu'alors *un art merveilleux* ſans doute, elle deviendra *une ſcience ſublime*, facile à l'étude, certaine & utile dans tous ſes procédés, & digne enfin de la vénération du genre humain ; en un mot la médecine ſera véritablement l'art de guérir.

La thérapeutique embraſſe tous les moyens de guériſon, mais plus ſpécialement les ſubſtances médicamenteuſes tirées des trois règnes, & que l'on déſigne par le titre de matière médicale. Sous ce point de vue, il n'eſt aucune partie de la médecine plus étendue ni plus embarraſſée que la thérapeutique, ſur-tout depuis qu'on a cultivé la botanique, & que la chimie eſt devenue partie intégrante de la médecine. Auſſi n'en eſt-il point qui porte encore plus d'embarras dans l'étude & plus de doutes pénibles dans l'eſprit du médecin praticien.

La matière médicale eſt la réunion des ſubſtances médicamenteuſes tirées de chacun des règnes de la nature. L'inquiétude médicale ayant voulu trouver des vertus médicamenteuſes dans tous les différens corps, en a ſouvent attribué de très-grandes & de très-merveilleuſes à des ſubſtances qui n'en ont réellement aucune. La chimie, en nous éclairant ſur les différens principes conſtituans des corps, ſervit l'inquiétude médicale dans un ſens auſſi nouveau que différent du premier. Deslors on multiplia les êtres médicamenteux à tel point, que la mémoire la plus heureuſe put à peine ſe charger d'une partie de ce nombre effrayant de remèdes (a) ; mais l'expérience de quelques médecins obſervateurs, toujours en garde contre toute eſpèce d'illuſion, faiſoit juſtice chaque jour de ces moyens. Cette pierre de touche déterminoit la juſte valeur de quelques-uns, & rejettoit le plus grand nombre ; enfin, quoique l'expérience ſoit parvenue à débarraſſer la pratique de la plus grande quantité des ſubſtances inutiles, il nous reſte pourtant encore en ce moment une matière médicale très-ſurchargée de fauſſes richeſſes, très-embarraſſante dans l'étude & très-inquiétante dans la pratique. A quoi donc doit ſe réduire la thérapeutique & notamment la matière médicale ? A la deſcription des ſeules ſubſtances médicamenteuſes des trois règnes dont les vertus

(a) Quiconque voudra ſe convaincre de cette vérité, peut le faire en jettant les yeux dans *Mangeti bibliotheca pharmaceutica*, 4 vol. in-fol. *Inuken corpus pharmaceuticum*, & pluſieurs autres recueils de ce genre auſſi volumineux.

ſont le mieux confirmées par l'expérience. Alors les ſeuls moyens d'une efficacité bien reconnue ſeront peu nombreux, & par-là même plus aiſés à conſidérer ſous leurs rapports naturels, chimiques & médicaux. L'étude en ſera très-ſimple de très-embarraſſée qu'elle eſt, & dans la pratique, le médecin, certain de l'efficacité propre de chaque moyen, ne ſera plus occupé que d'en faire une application plus préciſément convenable aux circonſtances & aux caractères propres des faits. Enfin, la matière médicale ainſi dégagée réduira encore le manuel chimico-pharmaceutique à un très-petit nombre d'opérations que *le médecin devra faire lui-même ou faire exécuter ſous ſes yeux*, afin de trouver à propos en lui ſeul l'homme de l'art dans toute l'étendue & dans toute la force du terme. Quoi de plus abſurde, en effet, que la ſéparation de la chirurgie d'avec la médecine ſous les raiſons ſpécieuſes *de la trop grande étendue & de la trop grande difficulté des connoiſſances à acquérir*, ſi ce n'eſt la ſéparation de la pharmacie d'avec la médecine, qui met toujours le médecin dans l'impoſſibilité d'aſſurer que les effets d'un médicament ſont les réſultats vrais des ſubſtances qu'il a indiquées & de la meilleure façon dans leur amalgame? Qui ne ſait pas la difficulté qu'il y a de ſe procurer quelques remèdes, tels qu'ils doivent être, à cauſe de la grande difficulté de leur préparation? Quel eſt donc celui qui ignore que pluſieurs médicamens s'altèrent en peu de temps, & que la cupidité les livre en cet état, ou les ſophiſtique? Qui ne connoît pas les fautes par ignorance ou volontaires du plus grand nombre des gens qui font, non le métier d'apothicaire, même dans les grandes villes, mais le commerce des drogues, ſans en connoître les qualités bonnes ou mauvaiſes dans leur état naturel, & ſans les moindres principes ſur les mélanges? Quel eſt, dans les provinces, le médecin qui ne frémit pas de s'en remettre, ſur la qualité & la confection des médicamens qu'il preſcrit, à des chirurgiens qui s'ingèrent de pratiquer la médecine & la pharmacie, ſans lumières & ſans principes; & qui d'ailleurs ne peuvent être aſſez au-deſſus de l'homme, pour concourir à des ſuccès qui affligent leur orgueil, parce qu'ils dévoilent leur ignorance? Enfin qui n'a pas de preuves entre ſes mains de l'exaction exercée ſur les habitans des campagnes pour raiſon du prix des médicamens?

Après de tels faits, ſi on s'oppoſe encore à la réunion de la pharmacie & de la chirurgie à la médecine, il faut être, je ne crains pas de le dire, bien entiché des préjugés barbares de l'école, ou tenir bien davantage, (ce qu'on n'oſeroit avouer tout haut,) à un intérêt tout autre qu'à celui du bien public & de l'humanité. Ainſi, ſi toute déſunion fut abſurde & funeſte, toute réunion eſt néceſſaire & poſſible. La

perſonne en erreur : loin de-là, établiſſant l'unité de principes, il forcera à l'uniformité d'opinions, d'où il ſuivra (j'oſe le prédire) que devenus auſſi obſervateurs que les anciens, mais poſſédant plus de moyens qu'eux, la ſcience réelle du médecin recevra de nous toute l'étendue & toute la certitude dont elle eſt ſuſceptible, indépendamment de la plus grande facilité à l'acquérir : la médecine a été juſqu'alors *un art merveilleux* ſans doute, elle deviendra *une ſcience ſublime*, facile à l'étude, certaine & utile dans tous ſes procédés, & digne enfin de la vénération du genre humain ; en un mot la médecine ſera véritablement l'art de guérir.

La thérapeutique embraſſe tous les moyens de guériſon, mais plus ſpécialement les ſubſtances médicamenteuſes tirées des trois règnes, & que l'on déſigne par le titre de matière médicale. Sous ce point de vue, il n'eſt aucune partie de la médecine plus étendue ni plus embarraſſée que la thérapeutique, ſur-tout depuis qu'on a cultivé la botanique, & que la chimie eſt devenue partie intégrante de la médecine. Auſſi n'en eſt-il point qui porte encore plus d'embarras dans l'étude & plus de doutes pénibles dans l'eſprit du médecin praticien.

La matière médicale eſt la réunion des ſubſtances médicamenteuſes tirées de chacun des règnes de la nature. L'inquiétude médicale ayant voulu trouver des vertus médicamenteuſes dans tous les différens corps, en a ſouvent attribué de très-grandes & de très-merveilleuſes à des ſubſtances qui n'en ont réellement aucune. La chimie, en nous éclairant ſur les différens principes conſtituans des corps, ſervit l'inquiétude médicale dans un ſens auſſi nouveau que différent du premier. Deslors on multiplia les êtres médicamenteux à tel point, que la mémoire la plus heureuſe put à peine ſe charger d'une partie de ce nombre effrayant de remèdes (a) ; mais l'expérience de quelques médecins obſervateurs, toujours en garde contre toute eſpèce d'illuſion, faiſoit juſtice chaque jour de ces moyens. Cette pierre de touche déterminoit la juſte valeur de quelques-uns, & rejettoit le plus grand nombre ; enfin, quoique l'expérience ſoit parvenue à débarraſſer la pratique de la plus grande quantité des ſubſtances inutiles, il nous reſte pourtant encore en ce moment une matière médicale très-ſurchargée de fauſſes richeſſes, très embarraſſante dans l'étude & très-inquiétante dans la pratique. A quoi donc doit ſe réduire la thérapeutique & notamment la matière médicale ? A la deſcription des ſeules ſubſtances médicamenteuſes des trois règnes dont les vertus

(a) Quiconque voudra ſe convaincre de cette vérité, peut le faire en jettant les yeux dans *Mangeti bibliotheca pharmaceutica*, 4 vol. in-fol. *Inuken corpuspharmaceuticum*, & pluſieurs autres recueils de ce genre auſſi volumineux.

ſont le mieux confirmées par l'expérience. Alors les ſeuls moyens d'une efficacité bien reconnue ſeront peu nombreux, & par-là même plus aiſés à conſidérer ſous leurs rapports naturels, chimiques & médicaux. L'étude en ſera très-ſimple de très-embarraſſée qu'elle eſt, & dans la pratique, le médecin, certain de l'efficacité propre de chaque moyen, ne ſera plus occupé que d'en faire une application plus préciſément convenable aux circonſtances & aux caractères propres des faits. Enfin, la matière médicale ainſi dégagée réduira encore le manuel chimico-pharmaceutique à un très-petit nombre d'opérations que *le médecin devra faire lui-même ou faire exécuter ſous ſes yeux*, afin de trouver à propos en lui ſeul l'homme de l'art dans toute l'étendue & dans toute la force du terme. Quoi de plus abſurde, en effet, que la ſéparation de la chirurgie d'avec la médecine ſous les raiſons ſpécieuſes *de la trop grande étendue & de la trop grande difficulté des connoiſſances à acquérir*, ſi ce n'eſt la ſéparation de la pharmacie d'avec la médecine, qui met toujours le médecin dans l'impoſſibilité d'aſſurer que les effets d'un médicament ſont les réſultats vrais des ſubſtances qu'il a indiquées & de la meilleure façon dans leur amalgame? Qui ne ſait pas la difficulté qu'il y a de ſe procurer quelques remèdes, tels qu'ils doivent être, à cauſe de la grande difficulté de leur préparation? Quel eſt donc celui qui ignore que pluſieurs médicamens s'altèrent en peu de temps, & que la cupidité les livre en cet état, ou les ſophiſtique? Qui ne connoît pas les fautes par ignorance ou volontaires du plus grand nombre des gens qui font, non le métier d'apothicaire, même dans les grandes villes, mais le commerce des drogues, ſans en connoître les qualités bonnes ou mauvaiſes dans leur état naturel, & ſans les moindres principes ſur les mélanges? Quel eſt, dans les provinces, le médecin qui ne frémit pas de s'en remettre, ſur la qualité & la confection des médicamens qu'il preſcrit, à des chirurgiens qui s'ingèrent de pratiquer la médecine & la pharmacie, ſans lumières & ſans principes; & qui d'ailleurs ne peuvent être aſſez au-deſſus de l'homme, pour concourir à des ſuccès qui affligent leur orgueil, parce qu'ils dévoilent leur ignorance? Enfin qui n'a pas de preuves entre ſes mains de l'exaction exercée ſur les habitans des campagnes pour raiſon du prix des médicamens?

Après de tels faits, ſi on s'oppoſe encore à la réunion de la pharmacie & de la chirurgie à la médecine, il faut être, je ne crains pas de le dire, bien entiché des préjugés barbares de l'école, ou tenir bien davantage, (ce qu'on n'oſeroit avouer tout haut,) à un intérêt tout autre qu'à celui du bien public & de l'humanité. Ainſi, ſi toute déſunion fut abſurde & funeſte, toute réunion eſt néceſſaire & poſſible. La

chimie pharmaceutique doit donc être partie intégrante de la thérapeutique, comme la chirurgie doit l'être de la pathologie.

Telles ſont en elles-mêmes les parties intégrantes de la médecine, leur état actuel & l'apperçu de leur état futur. J'ai réuni toutes les parties d'un grand tableau dans un moindre cadre, ayant tâché néanmoins de les rendre claires & ſenſibles au praticien obſervateur, éclairé & de bonne-foi, ſeul capable de réformer utilement l'art de guérir, afin qu'il vît d'un coup-d'œil ce qu'il y a à faire, & l'eſprit dans lequel il doit agir; mais ce travail peut encore ſervir d'exemple: car, ſi j'ai réuſſi à rendre ſenſibles les maſſes principales & leurs caractères propres dans cette deſcription ſuccincte, il ne ſera pas plus difficile ſans doute, pour les perſonnes familières avec les différentes branches de la médecine, de les étendre ou de les reſſerrer dans leurs juſtes bornes, d'en réformer les ſyſtèmes & les vices, enfin, d'y ajouter tout ce que l'obſervation peut fournir de certain; en un mot, de former du tout une doctrine de faits ſimples, éclairée & utile, qui recevroit le titre de *médecine d'obſervation raiſonnée.* (a) En admettant donc ce nouveau mode de choſes,

1o Quelle eſt la manière la plus naturelle d'enſeigner l'art de guérir, ou *la médecine d'obſervation raiſonnée* ?

Il eſt aiſé de ſentir, je crois, que la doctrine ainſi réformée ne formeroit plus qu'un cours d'étude, dont l'étendue & la difficulté des objets ſeroient proportionnées à la durée de l'homme, & aux facultés des ſujets *propres* à la profeſſion de médecin; car ce cours ne comprendroit que les choſes qu'il importe de ne jamais oublier : alors, quatre profeſſeurs pourroient ſe diſtribuer la matière dans l'ordre, & de la manière ſuivante :

1o. La coſmographie phyſique-médicale, la théorie-pratique de l'homme vivant, & l'hygiène de l'homme en ſanté;

2o. L'anatomie proprement dite, l'anatomie raiſonnée, & la chirurgie méchanique;

3o. La pathologie chirurgicale, & la pathologie médicale, l'hygiène de l'homme malade & convaleſcent;

4o. La thérapeutique, ou la matière médicale, la chimie & la pharmacie du médecin praticien, ou la théorie-pratique de la chimie-pharmaceutique.

(a) Il ne faut pas croire, ſur le dire de quelques médecins dont la morgue cache le charlatanisme & l'intérêt, ou qui trahiſſent leur conſcience, que la doctrine ainſi débarraſſée de tout faſte inſidieux, laiſſeroit la profeſſion ſans dignité, & le médecin ſans conſidération. Certes il faut des motifs d'une néceſſité occulte pour reſter attaché au *faux ſavoir qui trompe & qui tue, & ne pas lui préférer celui qui éclaire & qui guérit.* En un mot, il faut abréger les diſcours & agrandir le ſujet. Voilà ce qu'on doit faire & ce qu'on fera ſans doute pour le plus grand avantage de l'humanité & de la ſcience, & pour le déſeſpoir des charlatans de toute eſpèce.

On

On feroit ce cours en français, & à porte ouverte.

Quant à la manière la plus naturelle d'enſeigner *la médecine d'obſervation raiſonnée*, il me paroît qu'elle eſt évidemment dictée par la nature même de la ſcience ; car, étant une ſcience de faits, elle ne doit être enſeignée que par les faits mêmes, comme le Statuaire établiſſant les préceptes de ſon art, & les prouvant au même moment, ſur un marbre avec ſon ciſeau. Ne ſeroit-il pas d'une abſurdité ridicule de démontrer le faire d'un portrait dont on n'auroit pas le modèle ſous les yeux, & qui plus eſt, de s'engager dans les développemens diſcutés de tous ſes différens caractères ? Cependant, telle eſt, au dix-huitième ſiècle, la manière d'enſeigner la plupart des parties de la médecine, qui ont bien plus beſoin d'exemples, pour emporter la conviction des préceptes, que de grands diſcours pour développer des riens, ou des choſes au-deſſus de toute démonſtration. Quel retard effrayant de la raiſon, par rapport à l'art dont la vie de l'homme dépend ! & que n'a-t-on pas bien plus à craindre qu'à eſpérer de ſujets imbus d'une telle doctrine, & formés ſur un tel plan ! O vous, maîtres deſtinés à former des ſujets dans l'art le plus délicat & le plus important, revenez avec courage à une doctrine plus ſimple & plus vraie, & à une méthode d'enſeigner plus prompte & plus d'accord avec la raiſon : ce ſont vos élèves & l'humanité qui vous y invitent par ma voix ; mais l'exemple eſt toujours plus déciſif, & je m'empreſſe encore à le donner dans une légère eſquiſſe de la branche de l'art la plus importante & qui manque à ſa théorie, comme à ſa pratique. Puiſſe-t-il mériter d'être ſuivi, & j'aurai amplement rempli ma tâche !

Je ſuppoſe donc que j'eſſaye de traiter *ex profeſſo* de la *coſmographie-phyſique-médicale*, ou des principes qui font connoître les rapports influantiels, établiſſant la dépendance entre l'homme & la température ; je m'attacherois d'abord à faire connoître toutes les choſes qui conſtituent la température, ou l'économie eſſentielle de l'atmoſphère ; pour cela je ſerois néceſſité d'examiner, 1o. ceux d'entre les aſtres qui, par le mode de leur cours, & par leur vertu particulière, communiquent évidemment des qualités graduées à l'air ambiant du globe ; 2o. ce que la forme, la nature & l'expoſition du ſol à ces mêmes aſtres produiſent ſur l'air reſpirable. On prévoit aiſément que j'aurois recours aux réſultats géographiques-aſtronomiques les plus certains ſur la marche du ſoleil & de la lune, par rapport à la terre ; à ceux de phyſique, quant à leur vertu particulière, & à leur action ſur l'atmoſphère ; & enfin aux faits de la géographie-phyſique, par rapport à l'influence du ſol, ſur l'air reſpirable (a). Après avoir établi, par les réſul-

(a) Il ne faut pas préſumer que je m'engagerois dans des calculs & dans des obſervations telles que les feroit un aſtronome. Non, je partirois de

tats les plus avérés, que leurs concours constituent la température, ou l'économie essentielle de l'atmosphère, je reviendrois à examiner le principe ou l'agent virtuel de ce dernier ; &, le trouvant dans la seule chaleur du soleil, je passerois à la recherche de la graduation naturelle des températures que je trouverois suivre la direction de la marche annuelle de la terre dans l'écliptique, lieu où personne, que je sache, ne l'a encore cherché avant moi, & où peu de personnes croiront qu'elle se trouve, faute d'avoir observé dans les différentes parties du globe les phénomènes qui la confirment, se satisfaisant encore de la graduation géométrique des climats, ou de la lumière, (*graduation deja inexacte par rapport à la lumière*), l'inverse à-peu-près de celle des températures. Les doutes, ou l'incrédulité sur ce point important de fait, se dissiperont sans doute, lorsque les médecins, en possession des connoissances géographi-astronomiques, & géographi-physiques, ci-dessus indiquées, en feront une application fréquente, en observant la température en rapport avec l'homme dans les différentes parties du globe ; enfin, par cette découverte, je fixerois la signification du mot température, en l'assignant à un fait tout autre que celui des climats. Les saisons dépendantes spécialement de la température essentielle seroient considérées nuement ou indépendamment de l'influance des vens, sous toutes les zones, d'après les résultats astronomiques.

Arrivé à la connoissance de la température essentielle de l'air, par une série régulière de faits certains, je commencerois à indiquer par des faits observés sur l'économie animale, son influance essentielle sur l'homme. La théorie-pratique des vens éclaireroit le mode secondaire des températures, le caractère des saisons, & les accidens de ces mêmes saisons dans les différens points du globe. C'est alors que la météorologie, aidée des moyens sûrs que procure la physique, auroit une application juste & lumineuse à l'économie animale, ce que ne pouvoient completter les anciens par la simple observation.

Ici s'ouvriroit naturellement un champ nouveau : la théorie-pratique de l'habitude de l'homme, ou de la manière essentielle d'être qu'il reçoit de la température de son pays, en même temps qu'il se développe ; les modifications accidentelles qu'il éprouve de la part du caractère secondaire des températures, des institutions sociales, des coutumes, de la manière de vivre, des mœurs,

vérités de fait servant de résultats, persuadé qu'un médecin n'a pas besoin, pour se rendre raison du cours des astres & des révolutions des saisons & des années, de faire les calculs rigoureux qui ont amené ces résultats ; mais autant ces calculs lui seroient inutiles, autant il lui est nécessaire de se rendre compte à lui-même des causes des différens modes gradués de la chaleur & de la lumière pour juger de leur manière d'influancer chaque région du globe & par suite de leur mode d'influance sur l'économie animale.

&c. fourniroient le complément de la théorie-pratique de l'habitude de l'homme de toutes les températures. Si je voulois donner une idée juſte & diſtincte de telle habitude de l'homme relativement à toute autre, je me procurerois un moyen de comparaiſon le plus parfait & inamovible dans ſes caractères, c'eſt encore la nature qui me le fourniroit : ainſi, réuniſſant les caractères phyſiques & moraux de la conſtitution la plus parfaite de l'homme, je ferois de cette dernière la meſure rationnelle de toutes les différentes habitudes ou manières d'être de l'homme; mais employant les principes les plus ſimples & les plus certains de la conſtitution de l'économie animale, je paſſerois encore à caractériſer les tempéramens différens. J'apprécierois donc chacun d'eux en lui comparant les qualités particulières des principes conſtituans de la conſtitution parfaite. Enfin, au moyen de cette théorie-pratique, ſimple & préciſe, je formerois un tableau où je pourrois marquer le degré de chacune de mes appréciations particulières, ce qui me donneroit en réſultat l'idée générale de la nature, du mode & de la nuance d'un tempérament eſtimé. Une nomenclature mobile me ſerviroit à déſigner chacune des différentes nuances de tempérament, en allant du *maximum* au *minimum*. Ce tableau, qui ſeroit une véritable meſure rationnelle médicale de l'homme, & qu'en raiſon de cela j'appellerois *névromètre*, auroit l'avantage de réformer preſqu'entièrement l'arbitraire des appréciations des tempéramens, de donner des réſultats précis & de devenir un moyen sûr d'intelligence entre deux conſultans éloignés l'un de l'autre. (*a*)

(a) La plupart des faits d'obſervation ſervant de baſe à ce cours ne ſont connus des médecins que par la tradition très-vague & très-fautive de quelques voyageurs non-médecins : aucun ne l'eſt par la voie de l'obſervation faite *ad hoc* par des médecins, ce qui empêche que nous ayons des inſtituteurs dans cette partie importante de la ſcience. Ainſi, pour nous en procurer, que les médecins étudient, voyagent, obſervent, méditent, puis écrivent pour l'inſtruction des uns & le plus grand bien de tous.

Nota. Je me plais à croire que cette idée générale du cours de coſmographie phyſique médicale ſuffira pour éloigner tout ſoupçon que ce ne ſeroit que *l'aſtrologie judiciaire renouvellée des anciens;* ou ce qui ſeroit mille fois pire, *la jonglerie du magnétiſme animal donnée ſous une nouvelle forme*, ainſi qu'un de nos profeſſeurs-*écoliers* l'a décidé d'un ton tranchant ſur le vu du proſpectus inſerré au mois d'octobre 1790 dans le ſupplément au N°. 310 de la chronique de Paris. Tel eſt donc l'avantage d'être profeſſeur. On nuit aux autres ſelon ſes préjugés ou ſes intérêts particuliers. Ces *petits* moyens ſont le lot des *petits* hommes, me dira-t-on: ſans doute, mais leur influance nuit toujouts pour un temps aux élèves de ces pigmées qu'on deſire rendre plus grands que leurs maîtres. (Voyez la deuxième note de la page I où ce médecin profeſſeur *non-praticien* eſt jugé par un praticien célèbre ſur ſon cours de médecine-pratique qui, ſans doute, ſera long-temps impraticable.)

IDÉES GÉNÉRALES

SUR L'EXAMEN DU MÉDECIN.

1°. Si l'on n'a enſeigné que les choſes que le médecin ne doit jamais oublier, on doit exiger rigoureuſement que l'homme qui ſe préſente pour profeſſer l'art de guérir, ſache toutes ces choſes parfaitement.

2°. S'il a été inſtruit d'après les faits, il doit être interrogé ſur les faits mêmes. Alors l'examen n'aura d'autres difficultés que ſon étendue, parce qu'en effet il ne doit pas en avoir d'autres, pour l'homme qui traite d'une ſcience de fait.

3°. La marche de l'examen ſeroit celle du cours entier de médecine, excepté que le récipiendaire ſeroit à la place des profeſſeurs, & que ceux-ci l'obſerveroient appliquer le précepte à l'exemple ſans l'interrompre, à moins qu'il ne s'égarât d'une manière abſurde ou qu'il ne tombât dans des digreſſions étrangères ou inutiles au ſujet. Il faut donc que le récipiendaire traite la matière en maître, puiſqu'il va l'appliquer ainſi ſur les malades : or, pour la ſûreté de ces derniers on ne doit pas exiger moins qu'un ſavoir complet & uniforme ; car, dans l'application de la médecine, il n'eſt point de milieu entre le médiocre & le pire.

4°. Les examens ſe feroient *en françois & à porte ouverte* : de ſorte que tous les gens éclairés puſſent y aſſiſter, à l'effet de s'aſſurer par eux-mêmes, qu'il n'y a ni excès de rigueur, ni trop de complaiſance de la part des examinateurs, & qu'on ne donne au public que des médecins guériſſeurs, qui méritent toute ſa confiance. A cet effet les examens ſeroient annoncés quinze jours à l'avance par des affiches.

5°. Il réſulteroit encore de cette manière d'examen, qu'on pourroit déja préeſtimer quels ſeroient ceux d'entre les candidats, ſur leſquels on pourroit jeter les yeux, dans le cas de place de profeſſeur vacante : car, à mérite égal, tel fait très-bien pour lui, qui ne peut enſeigner aux autres ; & la double qualité d'être inſtruit & de pouvoir inſtruire eſt auſſi rare qu'elle eſt d'abſolue néceſſité dans le profeſſeur.

6°. Si le ſujet a été bien inſtruit, il ſera facile d'en juger par ſa manière claire & préciſe de faire ſes preuves ; s'il n'a pas profité des leçons de ſes maîtres, les lacunes & les foibles le feront voir. Ainſi, ſi dans le premier cas les connoiſſeurs peuvent apprécier ſes inſtituteurs, dans le ſecond le candidat ſera lui-même ſon juge ; alors les examinateurs qui auront fait

note des forts & des foibles pendant tout le cours de l'examen, jugeront entre eux des uns & des autres, & décideront à l'unanimité du renvoi à l'étude de telles ou telles parties ou de l'admiſſion.

7°. Dans le cas où l'incapacité ſe manifeſteroit dès le commencement, les examinateurs ſeroient autoriſés à faire ceſſer le candidat.

8°. Les preuves une fois commencées dans un lieu d'examen ne pourroient être recommencées ou achevées dans un autre.

9°. Enfin un candidat qui ſeroit renvoyé pour la troiſième fois, ne ſeroit plus admis aux preuves de médecin dans aucun lieu d'examen, ſon nom y étant inſcrit ſur la liſte des incapables de profeſſer l'art de guérir.

10°. Tout candidat ſeroit admis à l'examen dans un lieu quelconque d'examen, de quelqu'école qu'il fût, pourvu toutefois qu'il prouvât deux ans d'étude au moins.

11°. Les examens n'auroient lieu que tous les deux ans au mois de Mars. Le moindre nombre des juges ſeroit de ſix, le plus grand ſeroit de douze.

Remarque.

Il eſt préſumable que les perſonnes qui pratiquent en ce moment l'art de guérir, conviendront toutes de la néceſſité & de l'intérêt, pour elles-mêmes, de paſſer à cette nouvelle filière, 1°. pour donner l'exemple d'ordre: 2°. pour ne pas reſter au-deſſous de l'opinion: d'ailleurs un tel acte n'étant, pour le praticien, que l'occaſion d'expoſer un ſavoir épuré par l'expérience, il eſt toujours sûr d'y briller de ſon propre mérite. Ainſi, libre de ſatisfaire à cette condition, il s'en fera lui-même un devoir plutôt que de voir ſa conduite médicale ſoumiſe à l'inſpection d'un médecin admis. [Voyez l'article 9 du plan d'organiſation.]

IDÉES GÉNÉRALES

Sur l'organisation des écoles, & sur celle des ministres de santé pratiquant dans la société.

Lorsque l'assemblée constituante, par son décret du 2 mars 1791, abolit tous les brevets, maîtrises & jurandes, & tous les privilèges de toutes les professions quelconques, laissant à chacun la faculté d'exercer tel état qu'il voudroit, en se soumettant toutefois aux règlemens de police existans, *ou à ceux qui seroient faits*, elle eut sans doute pour motifs les plus puissans, l'état actuel des choses, se réservant d'empêcher qu'à l'avenir on donnât au public des gens inaptes, & sur-tout dans *la profession du médecin qui décide de sa vie*. L'état des choses appeloit donc impérieusement cette première loi, lorsque celle-ci en préjugeoit une autre qui prononceroit une organisation plus parfaite des écoles de médecine, & des ministres de santé pratiquant dans la société; car si l'on considère l'organisation actuelle de ces derniers en France, on trouve que les médecins, les chirurgiens & les pharmacopoles d'un mérite réel sont en très-petit nombre & se tiennent à peu près tous dans les grandes villes, où ils trouvent un salaire mieux proportionné avec leurs veilles & leur mérite que dans les campagnes; que celles-ci n'ont eu, jusqu'à présent, que des hommes au-dessous du médiocre, qu'enfin on ne peut voir sans frémir, que nos campagnes soient désolées par l'ignorance & la cupidité réunies de la presque totalité des chirurgiens, qui, sans savoir leur partie pour la plupart, s'ingèrent néanmoins de pratiquer la médecine & la pharmacie avec une intrépidité qui n'a que leur ignorance pour mesure. Cependant depuis nombre d'années, ces hommes ont formé des établissemens sur la foi publique, [& sur celle de l'abus, si on peut s'exprimer ainsi]. Or cet état des choses donne lieu à deux questions très-délicates dans le cas de réforme.

1°. Doit-on interdire tout d'un coup la profession de la médecine à ces hommes évidemment plus meurtriers qu'utiles ? ou 2°. ne doit-on les remplacer que peu-à-peu & les mettre sous la main des personnes qui, ayant passé à la nouvelle filière, les dirigeroient dans la conduite des maladies & dans la confection des remèdes ?

Quel que soit le plus grand bien qui résulteroit du premier parti, il paroît impratiquable. Il faut donc s'en tenir au second

quoiqu'infiniment moins avantageux. C'eſt auſſi ſur ce dernier point de vue que je vais diriger ma marche dans l'organiſation des écoles & dans celle des miniſtres de ſanté pratiquant dans la ſociété.

ORGANISATION DES ÉCOLES.

Art. 1er. Tout département qui auroit un hôpital civil contenant journellement cent malades ou infirmes, auroit quatre miniſtres de ſanté pour le ſervice des malades & pour enſeigner le cours complet de médecine. A l'égard de ce dernier, le département pourvoiroit à tout ce qui ſeroit néceſſaire pour la démonſtration.

2. Ces miniſtres de ſanté ſeroient égaux entre eux, & ſe diſtribueroient de gré à gré la matière du cours dans l'ordre & de la manière indiquée au paragraphe qui traite *de la manière d'enſeigner la médecine d'obſervation raiſonnée.* (V. p. 16.)

Ces miniſtres de ſanté tiendroient un journal des maladies qui auroient été traitées à l'hôpital dans le cours de l'année médicale, (a) des moyens qui auroient eu le plus de ſuccès relativement à la nature des maladies, au temps, aux circonſtances, enfin au tableau météorologique médical de l'année. Ce journal ſeroit rendu public, tous les ans, par la voie de l'impreſſion.

4. Ces miniſtres de ſanté ſeroient chargés d'entretenir une correſpondance avec tous les autres miniſtres de ſanté du département, (*ayant fait leurs preuves ſelon la nouvelle loi*,) relativement aux épidémies, aux épizooties & aux maladies graves des ſaiſons.

5. Dans les cas d'épidémie ou d'épizootie, l'un des miniſtres de ſanté de l'hôpital, & jamais plus de deux, ſe tranſporteroient avec l'ordre par écrit des adminiſtrateurs, ſur le lieu, pour aider de leurs conſeils dans ces circonſtances graves. Les réſultats de la correſpondance & ceux des cauſes de déplacement ſeroient encore rendus publics à la ſuite du journal de l'année médicale.

6. Il y auroit dans les hôpitaux civils qui recevroient au-delà de cinq cents malades ou infirmes, ſix miniſtres de ſanté ; pour mille, il y en auroit huit ; pour deux mille, onze ; & quatorze pour trois mille, &c.

7. Chaque miniſtre de ſanté ſeroit ſalatié de la ſomme de douze cents livres, s'il profeſſoit ; dans le cas où il ne profeſſeroit pas il n'auroit que ſept cents livres : au cas de tranſport pour raiſon de ſecours, il ſeroit tenu compte des frais de voyage, & il ſeroit

(a) L'année médicale commence maintenant dans la partie moyenne de la zone tempérée à la fin de juin pour le médecin obſervateur des influances des températures & des accidens de l'air ſur l'économie animale. Très-peu de praticiens tirent encore parti de cette ſource. Les autres l'ignorent entièrement.

adjugé en outre une gratification dont le *minimum* seroit de 50 liv. & le *maximum* de deux cents liv.

8. Les hôpitaux de district ou de canton auroient un ou deux ministres de santé, selon le nombre des malades & des infirmes qu'ils auroient journellement. Ces ministres de santé seroient salariés de la somme de quatre cents liv. Dans le cas de transport ordonné pour raison d'épidémie ou d'épizootie, ces ministres de santé seroient remboursés de leurs frais de voyage & gratifiés de même que les précédens.

9. Tous les officiers de santé, qui auroient fait les preuves requises par la loi nouvelle & qui ne seroient point attachés aux hôpitaux, seroient chargés de surveiller les enfans en nourrice dans leur canton; de la conduite médicale & pharmaceutique des chirurgiens, dont ils inspecteroient encore les médicamens, apprécieroient & taxeroient les mémoires tant anciens que nouveaux, enfin de la poursuite des charlatans. Chacun de ces ministres recevroit tous les ans à titre de gratification la somme de 150 liv., après avoir remis toutefois au directoire du département ou du district les observations & notes qu'il auroit faites sur les enfans, sur les chirurgiens & les charlatans. Ils seroient tenus en outre d'avertir les médecins professeurs & le directoire des épidémies & épizooties, aussi-tôt qu'elles se manifesteroient.

10. Tout ministre de santé *ayant fait preuve*, seroit tenu de traduire à la police correctionnelle toute personne qui s'ingèreroit de pratiquer quelques parties de la médecine, sans y être appelée par la loi. Toute négligence prouvée, à ce contraire, de la part du ministre de santé, dans le canton duquel le délit auroit eu lieu, emporteroit privation de la gratification annuelle.

11. Tout homme qui voudroit courir la carrière de la médecine, seroit tenu à trois mois d'épreuves sous les professeurs de son département, ou tous autres à son choix. A cet effet, il se feroit enregistrer, & au bout de trois mois, les professeurs lui donneroient un certificat d'avoué à l'étude de l'art de guérir. (Voyez les qualités nécessaires, pages 3 & 4.

12. Tout avoué seroit admis à l'instruction gratuite qu'il suivroit pendant deux ans au moins, avant de pouvoir se présenter pour faire ses preuves; à cet effet, il ne lui seroit délivré de certificat de son cours d'étude, qu'au bout de deux ans accomplis.

13. Les registres où seroient inscrits les avoués à l'étude de la médecine, seroient au nombre de deux; l'un entre les mains des professeurs, & l'autre au directoire du département, ou du district dont l'école dépendroit. Les avoués seroient donc tenus de se faire enregistrer d'abord sur celui de l'école, pour pouvoir l'être sur celui du directoire.

14. Les certificats du temps d'exercice seroient délivrés &

ſignés d'abord par les profeſſeurs, & enſuite vérifiés & ſignés par deux membres du directoire, & par le ſecrétaire.

15. Tous extraits d'enregiſtrement, & certificats ſeroient ſur papier timbré, & ſeroient délivrés *gratis*.

16. Tout homme, ayant fait ſes preuves à la ſatisfaction de ſes juges, recevroit d'eux un acte authentique d'admiſſion, ſur parchemin timbré. Cet acte ſeroit ſigné des quatre profeſſeurs, puis enregiſtré ſur le regiſtre des admis, & ſur un pareil dépoſé au directoire de diſtrict ou de département; & enfin ſigné de quatre membres du directoire & du ſecrétaire.

17. L'acte d'admiſſion ſeroit délivré *gratis*, & auroit force de loi dans tous les lieux de la domination françaiſe.

18. Tout médecin admis, qui voudroit pratiquer en un lieu quelconque de la domination françaiſe, ſeroit tenu, avant toutes choſes, de faire vérifier & enregiſtrer ſon acte d'admiſſion ſur le regiſtre des admis; & de prendre acte de la vérification & enregiſtrement ſur papier timbré.

19. Cet acte de vérification & enregiſtrement qui ſeroit délivré *gratis*, ſeroit encore ſigné des profeſſeurs & des membres du directoire, de la même manière que l'acte d'admiſſion; & n'auroit force de loi que dans le département dans lequel ſe trouveroit le médecin admis, ſauf à faire la même opération, ſi un ou pluſieurs départemens l'exigeoient.

20. Tout médecin admis, ſeroit tenu de mettre ſur la porte de ſa demeure cette inſcription: *demeure ou maiſon d'un médecin admis.*

21. Tout médecin admis, dont la demeure ou maiſon porteroit indication, ſeroit tenu de ſatisfaire à toute requiſition publiblique. Un refus prouvé ſeroit puni par une amende au profit des pauvres, du quadruple de ſes honoraires pour la première fois. pour la deuxième, de cinquante livres d'amende avec même application, & pour la troiſième, de la ſuſpenſion d'exercice pendant un an & plus, ſi le refus avoit été ſuivi de la mort du malade. Tout médecin admis, qui n'indiqueroit pas ſa demeure, ne pourroit exercer, ou ſeroit traité comme charlatan.

22. Tout médecin admis recevroit ſes honoraires ſur le champ, après ſes conſeils donnés; & nul ne pourroit le forcer de retourner voir un malade que ce dernier n'eût ſatisfait pour les premiers ſoins, & ainſi de ſuite.

23. Chaque viſite du médecin ſeroit de 24 ſous par toute la ville; mais hors du lieu de ſa demeure, le prix ſeroit réglé en raiſon de trente ſous par lieue, tant d'allée que de revenue; par exemple, à deux lieues, 7 l. 4 ſ., & ainſi de ſuite.

24. Le déplacement de nuit ſeroit payé le double de ce qu'on le payeroit le jour, & il ſeroit entendu de dix heures du ſoir à ſix heures du matin.

25. Le médecin admis fourniroit les médicamens au malade qu'il traiteroit, ſans autre rétribution que ſes honoraires. [a]

26. Le médecin admis ne pourroit délivrer ou vendre de médicamens à perſonne, qu'il ne les ait preſcrits, à peine de cent livres d'amende pour la première fois, & du double en cas de récidive, ou plus grande, s'il y avoit lieu.

N. B. S'il falloit motiver chaque article de ce plan d'organiſation, pour qu'il fût à la portée de tout le monde, il faudroit faire un très-gros volume ; mais ſi l'on ſe propoſoit de perſuader les perſonnes qui, par morgue ou par intérêt, uſeroient de mauvaiſe foi pour faire des objections ſans nombre, il faudroit écrire pendant un ſiècle ſans ſuccès. Je l'ai dit, & je le répète, je n'ai écrit que pour le praticien éclairé & de bonne-foi, qui deſire auſſi ardemment que moi une réforme utile ; qui eſt le ſeul capable de la diriger, & qui conçoit ce qu'on lui dit, ſans qu'on lui faſſe de longues diſſertations.

(a) Quelqu'extraordinaire que paroiſſe d'abord cette condition, l'étonnement ſe diſſipera ſi on fait attention au peu de remèdes néceſſaires pour traiter comme il faut une maladie quelconque & à leur peu de valeur intrinſéque. Ainſi le médecin doit les fournir pour la ſûreté de ſes ſuccès, & il ne doit pas les vendre, crainte d'être taxé de cupidité. Il faut que les mains d'un médecin ſoient auſſi pures que ſon cœur. Au ſurplus voyez les motifs de cette condition pag. 15 & 16 de ce mémoire, & me blâme qui l'oſera, d'avoir tenu, & de tenir encore cette conduite en ce moment que je pratique dans la province.

FIN.